

— « Donc maître, je vous prie de m'écrire une lettre. »

Sur ce il me prie ainsi que mon ami Wilfrid de nous assoir ; (Charles et Emery s'étaient retirés à l'écart pour rire mieux à leur aise), puis s'étant armé de sa plume, ayant agité son écritoire, inspecté son sablier, fixé bien sa feuille de papier, s'étant mouché et ayant reniflé une prise, il se mit en position d'écrire ; il était temps, nous n'en pouvions plus et nous étions sur le point de gâter l'affaire par un éclat de rire involontaire.

— Vous ne savez donc pas écrire ?

— « Non, maître, et je le regrette beaucoup. »

— « Vous êtes Français ? »

— « Pardon, maître, nous sommes Canadiens. »

Il ouvrit de grands yeux et un sourire de satisfaction effleura sa docte figure, car nous avions à Rome la réputation de Crésus et il espérait bonne aubaine.

— « A qui voulez-vous, écrire ? »

Je n'avais pas encore pensé à cela, mais ce n'était pas difficile à trouver ; à vingt ans on n'est pas embarrassé pour si peu.

— « A ma blonde ; » lui dis-je d'un air mystérieux et comme pour n'être pas entendu des badauds qui se pressaient autour de nous. Apparemment que le sujet se présentait assez souvent dans sa profession, car il ne sourcilla pas.

— « Ou demeure-t-elle ? »

— « A Monte-Fiascone. »

— « C'est une Italienne ? »

— « Oui. »

— « Son prénom ? »

— « Mariuccia. »

— « Cela suffit. »

Et il commença, en Italien, bien entendu : « Très-chère mariuccia, je mets la main à la plume pour te donner de mes nouvelles qui sont très-bonnes. » En lisant ces paroles, je me crus de retour dans les campagnes fleuries de mon beau Canada ; quand à Wilfrid, il était à moitié rendu sous la table sous le prétexte de chercher quelque chose qu'il n'avait pas perdu et profitait de la circonstance pour cacher au docte scribe le rire qu'il ne pouvait plus retenir. Ce début banal ne promettant pas assez je lui laissai achever la phrase sacramentale et je l'interrompis.

— « Dites donc maître, je suis très-intime avec la jeune fille ; écrivez-moi une lettre qui parle... vous comprenez... mettez du feu et ne ménagez pas les gros mots d'amour. »

Il me regarda pour voir si ma figure portait l'empreinte de mes sentiments et parut satisfait de son examen. Il se remit donc à l'œuvre et s'élança dans une idylle incandescente et tellement amoureuse que moi, qui lisais au fur et à mesure qu'il écrivait (bien que je fusse supposé ne pas savoir lire,) j'étais sous l'impression qu'il copiait de mémoire quelqu'une des messives embrasées que Don Quichotte adressait à la sérénissime Dulcinée du Toboso ; si c'était de son crû, il était, certes, digne d'entrer en lice avec Cervantes pour les produits de l'imagination. Bien que ces paroles passionnées fussent deux fois trop fortes pour exprimer mes sentiments même les plus tendres, je me donnai bien de garde de l'interrompre et en quelques minutes, il en eut noirci deux pages. Puis se retournant avec un grand soupir de satisfaction.

— « Voilà qui est fait, dit-il. »

Et se penchant à mon oreille.

— « Avez-vous quelque chose de particulier à lui communiquer. »

— « Mais sans doute. »

— « Dites le moi sans crainte. »

— « Dites-lui que je l'aime gros comme la coupole de St. Pierre. »

— « Oh je le lui ai déjà dit. Ecoutez, plutôt. »

Et il nous fit lecture des deux pages où il comparait ma Mariuccia à toutes les sommités du système planétaire, à la verdure, au beau temps, aux quatre saisons et à une multitude de fleurs, dont la Botanique ne m'avait jamais appris le nom, et aussi imaginaires, bien sur, que mes amours avec Mariuccia. Nous avions toutes les peines du monde à étouffer les éclats de rire qui nous montaient à la gorge, mais Emery et Charles s'en don-

naient à cœur joie dans leur coin. Quand il eut achevé sa lecture :

— « Rien autre chose ? demanda-t-il. »

— « Oh, oui, dites-lui que j'ai reçu une piastre du Canada, pour mes menus plaisirs et que je l'invite à venir se promener à Rome (12 lieues et par diligence,) je me charge des dépenses et frais de voyage ; nous irons ensemble à la cantine diPietro boire une demie-feuille de Rhum. Il releva la tête d'un air qui voulait dire : « Ces étrangers ont de singulières manières d'amuser les demoiselles. »

Emery et Charles qui s'étaient rapprochés, regagnèrent le coin de la rue, d'où je les entendais rire ; quand à Marchand je ne le revis que cinq minutes après, il était disparu sous la table.

— « Dites lui qu'elle prenne bien garde que sa mère n'évente nos amours jusqu'à ce que je sois en état de faire la demande en forme. Maintenant mettez encore un peu de floritures ; » et un clin d'œil il n'en eut griffonné un demi-page et il termina :

— « Ton amant qui te conjure d'être fidèle et qui te jure un amour aussi long que l'éternité. »

— « Votre nom ! »

— « Casimir Lagimonnière. »

Il signa, après s'être fait répéter le nom vingt fois.

— « A qui dois-je adresser ? »

— « Mariuccia Très-Poulet. »

— « Cette fois il ne peut tenir. »

— « Mais ce nom n'est pas Italien ! »

— « Hé, ce n'est pas ma faute. »

Il nous regarda en face, nous étions à rire tous quatre comme des bossus.

Voyant que c'était en son honneur, il se lève pâle d'indignation pour nous accabler de son courroux.

Mais par deux gros sous que nous lui jetâmes sur sa table, nous fîmes rentrer subitement le calme dans cette grande âme dont l'agitation menaçait la sécurité de la ville éternelle, et courant au bouchon voisin, nous nous débarrassâmes du reste de notre soldé mise en commun, en buvant deux fiasquettes à la santé de Mariuccia Trépoulet.

A. L.

NOUVELLES.

C'est avec une joie bien vive et avec les sentiments d'un orgueil tout à fait légitime que nous avons appris l'honneur insigne dont Sa Sainteté Pie IX vient de gratifier à un de nos compatriotes, que l'Union-Allet se glorifiait de compter parmi ses membres honoraires.

M. le Colonel Gust. d'Odet d'Orsonnens a été fait Comte par Pie IX, dans un bref en date du 26 juin dernier. Si nous ne nous trompons pas, M. d'Orsonnens est le premier dans notre pays qui reçoive des lettres de noblesse du chef suprême de la chrétienté.

M. Gust. d'Odet d'Orsonnens avait déjà son blason ; les titres de noblesse de sa famille étaient des mieux établis ; mais quel lustre nouveau vient illuminer les armes de ses ancêtres ! Pie IX, le Souverain Pontife, celui à qui il appartient de faire et défaire les rois, a consacré la légitimité de la noblesse de ses aïeux, en le créant Comte ; c'est devenir deux fois noble.

M. G. d'Odet d'Orsonnens est d'origine Suisse ; il est de cette race qui pendant plusieurs siècles et sous divers étendards, s'est toujours montrée comme le type de la fidélité jointe à la bravoure au service de la légitimité ; et spécialement les aïeux de M. d'Orsonnens, dans les 17èmes et 18ème siècle ont servi l'Eglise par l'épée, et l'un d'eux d'une manière éclatante dans l'épiscopat. Si M. le Comte d'Orsonnens n'est pas allé porter à Rome son épée qu'il porte si bien ici au service de son pays, c'est qu'il lui a été absolument impossible de le faire ; nous savons qu'en 1867, il fut un des premiers à réveiller parmi les Canadiens, l'idée d'aller au secours de la papauté ; nous connaissons ses sympathies pour les Zouaves-Pontificaux ; en félicitant Monsieur d'Orsonnens, de son introduction dans les rangs de la noblesse Romaine, il nous sera donc bien permis de nous réjouir et de nous féliciter aussi nous-mêmes, comme Canadiens, comme catholiques et comme anciens soldats de l'Eglise.